

# La flore dans le décor de Notre-Dame d'Amiens

*Monsieur Daniel CARBONNEL*

*Enseignant à l'Université Picardie Jules Verne et à l'IUTA*

De par l'ampleur de notre cathédrale qui vit passer tant de générations d'artisans et d'artistes depuis le XIII<sup>e</sup> siècle, il n'est guère possible de dresser un inventaire exhaustif des représentations végétales toujours présentes sur le site. Au début du siècle dernier, Virgile Brandicourt, membre de la Société des Antiquaires de Picardie, s'y était intéressé. Une communication portant sur la faune et la flore dans un bulletin de la SAP en 1908 met l'accent sur les éléments liés à la structure de l'édifice. L'auteur fait alors abstraction des apports postérieurs à l'époque médiévale et gomme totalement les réalisations à partir de matériaux autres que la pierre. Nous nous proposons de faire un balayage plus large des productions artistiques, quel qu'en soit le support, afin de sensibiliser les visiteurs à une thématique peu abordée jusqu'alors. Après un parcours extérieur nous faisant faire le tour de l'édifice, nous découvrirons dans les parties intérieures une intéressante diversité de représentations couvrant huit siècles d'existence.

Dès notre approche des portails, nous découvrons un soubassement dont le décor révèle des fleurettes à quatre pétales en croix placées en quinconce. D'un panneau à l'autre, nous remarquons quelques variantes dans la forme et le calibre. Cela peut s'expliquer par le fait que plusieurs artisans ont été mis à contribution pour réaliser cet ensemble monumental et que par ailleurs des interventions de restauration ont eu lieu. Malgré l'impression de grande homogénéité, chaque motif est unique. Souvent associé à la fleur d'Isatis tinctoria, la guède (notre waide picarde !), ce motif de fleur cruciforme est pourtant déjà présent dans les productions gallo-romaines puis repris au cours des époques mérovingiennes et romanes, hors contexte de culture tinctoriale. Il est donc nécessaire de rester prudent dans l'approche des interprétations parfois avancées.



Situés juste au-dessus du soubassement paré du semis, entre les quadrilobes des contreforts de la façade, quelques rinceaux feuillagés assurent un lien entre les représentations figurées. Diverses feuilles s'enroulent (acanthé, rubus, vigne...), accompagnées de fleurs ou de fruits. L'inspiration vient de l'observation des espèces naturelles à feuilles simples ou feuilles composées, pour leur beauté décorative mais sans recherche de représentation très fidèle de type scientifique. Cette flore est vivante avant d'être vraie. Au même niveau, sur le contrefort sud, en retour, nous pouvons découvrir un motif dont la

structure rayonnante emprunte son répertoire au monde végétal dans une composition prisée depuis l'Antiquité. L'inscription dans un quadrilobe affirme ici le style gothique. Ce type de motif traverse les cultures et les styles. Nous le retrouvons à la Renaissance puis à la période classique et tout naturellement dans les compositions éclectiques du XIX<sup>e</sup> siècle.

Les quatre-feuilles de la façade occidentale au niveau des contreforts proposent aussi des représentations diverses et variées souvent liées au domaine des végétaux ligneux : arbres ou arbustes.

Leur fonction est symbolique. Leur présence cherche avant tout à figurer l'idée de bosquet, de bois, de forêt renvoyant à des espaces naturels paysagers ou sauvages. L'observation n'est souvent pas suffisante pour nous permettre d'identifier l'essence dont il s'agit. C'est par l'étude des textes que l'on parvient parfois à obtenir une information. Cependant l'interprétation que le sculpteur se fait de tel ou tel arbre montre les limites. De plus l'usure du temps selon l'exposition du motif ou les interventions de restauration menées à différentes périodes ne simplifient pas la tâche du botaniste qui se penche sur ces questions.

C'est au niveau des portails, à l'iconographie bien analysée, que nous pouvons observer de riches réalisations dans les quadrilobes. Le portail de Saint-Firmin est célèbre pour ses signes du zodiaque accompagnés des représentations symboliques des mois de l'année. Les petites scènes inscrites dans les quatre-feuilles appliqués sur les piédroits dévoilent des représentations végétales nombreuses :

Sous le signe du Bélier, animal dans un paysage hivernal aux arbres dépouillés, des sarments de vigne sur des échelas précisent que cette culture redémarre à cette période de l'année et nécessite le travail de la terre entre les ceps.

En avril, le fauconnier, sous le signe du Taureau, est encadré par des arbres dont la forme stylisée en boule peut faire penser aux légendaires artichauts qui poussaient à l'emplacement de la cathédrale. Interprétation incongrue et anachronique puisque l'artichaut pommé n'est introduit en France qu'au cours du XVI<sup>e</sup> siècle ! Il s'agit bien d'arbres présents pour évoquer la forêt. Le sculpteur a cherché à nous faire ressentir un environnement boisé permettant d'abriter une faune diversifiée intéressante pour la chasse. Quant au taureau, en l'observant avec attention, nous le voyons brouter des feuilles de chêne. Sous le Lion, la moisson est perçue par le geste du paysan. On peut aussi observer la constitution de gerbes de céréales. Les épis de petits calibres bien difficiles à représenter de manière isolée sont rassemblés en bottes. Petit tour de passe-passe du sculpteur pour résoudre un problème technique dans l'exécution.

Sous la Vierge encadrée de buissons et portant un rameau, nous trouvons le paysan maniant le fléau. Le végétal est présent sans pour autant être figuré. Comment parvenir à matérialiser le grain constitué de si fines particules. Ces différentes images ne sont pas là pour fournir une représentation parfaitement scientifique mais pour figurer ou suggérer une activité en lien avec du végétal. Parfois celui-ci n'est que faiblement ou pas perceptible mais d'autres indices, tels que les gestes associés à des outils spécifiques, suffisent pour appréhender de quelle plante il s'agit. D'autres représentations fonctionnent sur le même principe. Sans éléments végétaux précis nous savons pourtant de quoi il s'agit et l'image mentale de la plante nous vient immédiatement à l'esprit. Ne percevez-vous pas les grappes de raisins piétinées dans ce fût ? Ne pourriez-vous pas prendre une poignée de grains dans la besace de ce semeur marchant dans un sol ameubli ?

Sous la Balance, nous pouvons découvrir la cueillette des fruits en automne. Il ne peut s'agir d'un pommier, hypothèse pourtant envisageable pour notre territoire. Les feuilles composées bien représentées nous renvoient vers la présence d'un noyer. Le manant active sa gaule pour faire chuter les noix.

Au centre de la façade, le socle de la statue du Beau-Dieu au trumeau central comporte une ornementation basée sur une vigoureuse branche de vigne, référence eucharistique à forte symbolique. La passionnante et riche conférence proposée par M. Sofiane ABDI aux Amis de la cathédrale a dévoilé les figurations de cette plante sarmenteuse très bien étudiée par lui. Latéralement, de chaque côté du socle dans sa partie inférieure figurent aussi des représentations de plantes en vase que peu de visiteurs remarquent alors qu'elles sont d'un grand intérêt. Ces branchages souhaités, qui s'inscrivent dans le programme iconographique, ne sont pas là uniquement dans un souci esthétique. Ils sont porteurs d'une symbolique que nos contemporains ne sont souvent plus capables d'interpréter faute de clés de lecture. La représentation de gauche fait référence à une branche de *Fritillaria*, proche parente du lis poussant dans les contrées du Moyen-Orient. Alors que celle de droite évoque une tige de rosier, les feuilles composées présentant 5 folioles. Nous trouvons dans le Cantique des Cantiques la métaphore du lys entre les épines. Ces deux plantes emblématiques sont associées à l'échange entre Dieu et sa créature, unifiée et représentée par Marie. Si nous associons ces trois dernières représentations du pilier, très proches dans l'espace, elles réalisent l'illustration de la triple parole du Christ : « Je suis la Rose de Saron et le Lys de la Vallée. », « Je suis la Vigne véritable. », comme nous le précise Ruskin dans sa publication *La Bible d'Amiens*.



D'autres images d'arbres sont à découvrir le long des chambranles de porte, nous rencontrons en bas-relief les Vierges sages (à la droite du Christ, montant à notre gauche) et les Vierges folles (à la gauche du Christ, montant à notre droite). En référence à cette parabole complémentaire au Jugement dernier figurant au tympan, apparaît, à la base de chaque montant, un arbre placé entre des colonnes : le bon avec ses lampes, fruits de lumière, resplendissant de vie ; et le mauvais, sec et rabougri, prêt à être coupé avec la cognée pour l'amener au feu.

La guirlande qui court le long de l'archivolte des trois portails nous propose un délicat traitement proche du naturel pour révéler fleurs et feuilles de l'églantier. Il s'agit de la forme ancienne de rose à fleur simple, les hybrideurs n'ayant pas encore déployé leur talent. En toute logique la rose est en bonne place dans un édifice élevé à la gloire de la mère du Christ, celle que les écritures ont appelé la Rose mystique.

Dans la rue Cormont, avec le groupe des marchands teinturiers entre les fenêtres hautes, nous n'avons que l'évocation d'une plante qui nous apparaît sous sa forme après transformation artisanale, en l'occurrence sous forme de coques mises en sac pour le stockage et l'expédition commerciale. Il ne s'agit pas de charbonniers à côté de leur sac de boulets comme cela a souvent été interprété pendant l'ère industrielle. A l'époque médiévale on ne connaissait que le charbon de bois, la houille n'étant pas encore exploitée. La waide ou guède – *Isatis tinctoria* dont nous avons déjà parlé – a fait la richesse de la ville d'Amiens au Moyen Âge avant de disparaître au profit de villes plus méridionales comme Toulouse ou Albi, pays de cocagne. L'argent produit par son commerce ayant contribué à la réalisation de la cathédrale, la corporation trouve donc une place de choix sur le mur sud de la nef.

Le portail de la Vierge dorée au transept sud développe sur son soubassement un ensemble d'arcatures dont l'ornementation des chapiteaux et la frise de liaison nous ramènent au domaine étudié. Les arcs en plein cintre entrecroisés, d'une grande sobriété, contrastent avec le décor des colonnettes qui les supportent. Décor original qui mêle divers feuillages et introduit à certains endroits quelques petits animaux : vigne, aubépine, lierre, chêne, renoncule... se côtoient. Il suffit de lever les yeux pour suivre les pampres qui partent à l'assaut du cordon soulignant l'encadrement de la porte et le linteau du tympan. D'une grande délicatesse, cette frise donne l'illusion d'une dentelle de pierre. La représentation n'est pas à la dimension réelle de la plante afin de pouvoir s'inscrire dans les espaces impartis. Dans les parties hautes, les sculpteurs conçoivent aussi des motifs à partir d'éléments de plante isolés ou combinés :

pistil, collerette, appendice... pour former des fleurons terminant les sommets pouvant se détacher sur le ciel au niveau des pinacles.

C'est dans un endroit peu fréquenté par les paroissiens ou les visiteurs actuels que se trouvent de superbes représentations végétales en composition. Il faut dire qu'elles étaient connues des érudits mais que leur lecture était rendue difficile en raison du manque de lisibilité avant les travaux de nettoyage des façades. Nous sommes là au portail nord du transept. *Pyrus*, poirier, la longueur des pédoncules étant un indice ; *Ficus carica*, figuier aux feuilles et fruits caractéristiques ; *Vitis*, vigne ; *Rosa canina*, rosier ; *Hedera*, lierre avec feuilles et fruits en grappes ; *Quercus*, chêne au feuillage inscrit dans une composition cruciforme ; fleur de lys ; *Levisticum officinalis*, livèche ou *Aconitum*, aconit ; *Potentilla*, potentille ? ; *Ribes*, groseillier ou cassissier ? ; *Fritillaria*, fritillaire en raison de la présence d'une clochette échancrée ; *Euonymus*, fusain ? ; *Géranium* ? ; *Ruta*, rueaux feuilles lobées ? *Ranunculus acris*, renoncule ? ; *Brassica*, chou ?... ornent les quadrilobes et les écoinçons.



Quelques fleurs stylisées isolées sont aussi repérables dans les parties élevées. Eloignées des regards directs, leur traitement est assez sobre. A contrario, les crosses et crochets sont souvent travaillés avec une puissance certaine.

La pierre cède la place en partie haute à l'ardoise, au zinc et au plomb. Là encore, les couvreurs ont déployé des sommes de talent. Du fait de sa reconstruction au début du XVI<sup>e</sup> siècle après un incendie provoqué par la foudre, la flèche met en avant les motifs de feuilles qui reflètent la mode du temps : feuillage tourmenté, déchiqueté, étiré, que nous verrons aussi aux clôtures du chœur, vraisemblablement inspiré par le chou maritime – la crambe – et la feuille de chardon, de cardon (*Cynara cardunculus*) ou d'acanthé (*Acanthus*). La couronne porte des fleurs de lys que nous retrouvons aussi jusque sur le faîtage, en compagnie de trèfles. Cet ensemble mutilé au cours de la révolution a été restauré dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle. Les fleurs de lys en plomb embouti contiennent une âme métallique pour les rigidifier alors que les trèfles sont en plomb coulé, moulé. La présence du lys

est à rattacher à la symbolique mariale et non à une fonction régaliennne.

Si nous pénétrons maintenant à l'intérieur de l'édifice, une flore s'épanouit riche de diversité par les formes mais surtout par le registre important de matières supports.

La pierre y est naturellement bien présente dans l'immensité du vaisseau. Notre regard montant vers les voûtes sur croisées d'ogives de la nef rencontre un cordon placé sous les ouvertures du triforium. Le traitement fait apparaître, sur cette ligne de séparation matérialisant les niveaux, des feuillages variés largement dessinés en guirlande librement conduite avec des fruits à baies charnues de type drupes.

Les nombreux chapiteaux tant des piliers que des colonnettes du triforium multiplient les références botaniques en introduisant des feuillages appartenant aux différentes strates de la végétation : plantes basses herbacées, arbustes et arbres aux hautes cimes... Nous pouvons ainsi identifier sur ces sculptures une multitude de formules : pousses qui sortent de terre ; crosses de fougère ; feuilles de plantes herbacées : arum, plantain, nénuphar, trèfle, anémone des bois, chélidoine, renoncule, persil, houblon, chardon, chou ou encore ancolie, ainsi que des plantes ligneuses, comme le chêne, l'aubépine, le figuier, le lierre, ou des bourgeons à feuille ou à fleur... car les sculpteurs sont sensibles à la nature qu'ils

observent, adoptent et adaptent en fonction de l'emplacement. Au hauteur d'yeux, d'autres illustrations agrémentent les chapiteaux engagés situés à proximité de l'entrée de la chapelle d'hiver.

Le couronnement en style gothique flamboyant de la clôture du chœur est semblable des deux côtés du déambulatoire. Ces monuments de pierre exposent des gâbles curvilignes entrecoupés de minces pinacles. Dans cet ensemble très travaillé s'inscrivent des représentations végétales : feuilles enroulées, feuilles frisées, grappes de raisin... La recherche plastique est indéniable. Partant de feuilles de plantes endémiques (*Brassica oleracea*, chou ; crambe ; vigne...), les sculpteurs amplifient les caractéristiques de celles-ci pour les inscrire dans un rythme de composition.

Sur le mur sud du déambulatoire, des feuilles très découpées peuvent évoquer *Levisticum officinalis*, livèche, ou l'aconit, l'anémone, la renoncule... Ce délicat décor sculpté porte encore des traces de polychromie pour nous rappeler que la cathédrale n'était pas un vaisseau blanchâtre mais au contraire, un lieu jouant avec les couleurs apportées par les peintures, les œuvres variées et les vitraux.

Suite aux restaurations de Viollet-le-Duc, la polychromie marque la chapelle axiale dans le déambulatoire et celles qui la joutent. Cette coloration peut faciliter la lisibilité et cautionner l'identification du végétal figuré. Nous y retrouvons le lierre, plante attachée à l'image héraldique de la ville d'Amiens mais qui ne peut ici porter ce sens symbolique. Le lierre appartient, de manière courante au répertoire des motifs végétaux du Moyen Âge, symbole de pérennité.



Viollet-le-Duc a avancé l'idée d'une évolution dans le temps parmi les représentations : au début du gothique (XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles), bourgeons et feuilles enveloppées du printemps ; le XIII<sup>e</sup> siècle voit les bourgeons s'épanouir et les feuilles se développer tandis que tout au long du XIV<sup>e</sup> siècle branchages d'arbre, tiges de rosier, jets de vigne se fauillent, courent, se déploient.

Pour Emile Mâle, historien d'art, la flore de pierre semble soumise aux lois mêmes de la nature en respectant les saisons. Les Cathédrales ont ainsi leur printemps, leur été et leur automne avec l'arrivée du chardon au XV<sup>e</sup> siècle.

Denise Jalabert, historienne de l'art qui s'est particulièrement intéressée à la flore sculptée des monuments du Moyen-âge en France, considère qu'il est possible de repérer au cours de l'époque gothique trois périodes :

- celle de la flore généralisée, au XII<sup>e</sup> siècle, basée sur les formes générales des éléments en supprimant les détails.
- puis celle de la flore naturaliste, au XIII<sup>e</sup> siècle, avec des caractères spécifiques qui évoluent progressivement vers des formes plus animées au XIV<sup>e</sup> siècle.
- enfin celle de la flore réaliste, au XV<sup>e</sup> siècle, accentuant les effets de mouvement.

Parmi les matières autres que la pierre, le bois est bien présent et tout particulièrement avec l'imposant ensemble des stalles réalisé au début du XVI<sup>e</sup> siècle en style flamboyant. Le motif stylisé de la fleur de lys occupe les panneaux des dossierlets dans une répartition en quinconce. Ce motif a été interprété

comme symbole de la royauté. Il s'agissait cependant d'une symbolique mariale pour glorifier la Vierge. Depuis la fin du premier millénaire un quiproquo s'est installé. La nomenclature des plantes n'étant pas établie, une confusion s'instaure entre le lis d'Orient (*Fritillaria*) ou le lis blanc (*Lilium candidum*) et l'emblème des rois de France. Ils avaient choisi l'iris comme attribut régalien (*Iris pseudacorus* – iris des marais jaune). La « fleur de lys » royale n'a donc rien de commun avec la fleur de lis mariale d'un point de vue botanique. Notons que cette illustration fort ancienne se rencontre déjà comme signe de vie et de résurrection dans les civilisations de l'Inde et de l'Égypte antique. Tous les éléments bûchés dans les stalles ont été resculptés à l'unité par Léon Lamotte, artiste amiénois, après la Seconde Guerre mondiale.

Les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles introduisent un renouveau esthétique dans la cathédrale avec des éléments s'apparentant dans leurs décors à ce qui se faisait dans le civil. Nous pouvons remarquer sur les portes des confessionnaux des guirlandes de fleurettes qui n'ont rien à envier à celles produites pour les pièces du mobilier aristocratique ou bourgeois sous Louis XV. Des pilastres avec chutes de fleurs nous imprègnent du style Louis XVI...comme ce médaillon de végétaux en guirlande enrubannée encadrant le blason de Mgr de La Motte sur la chaire commandée en 1773 à l'architecte Pierre-Joseph Christophe et au sculpteur Jean-Baptiste Dupuis. Bois peint et doré pour la réalisation.

Les chapelles des bas-côtés présentent des ensembles mobiliers dans la même lignée que ce que nous venons d'évoquer. Les bois ou stucs peuvent alors être totalement peints ou dorés à l'instar de corbeilles de fleurs au naturel, resplendissantes dans la chapelle Sainte Marguerite. Pour les compositions de trophée, fleurs, feuilles et graminées s'ajoutent aux objets symboliques. Ce sont de véritables natures mortes en relief qui attestent la présence de certaines espèces et variétés de fleurs qui ont parfois disparues depuis. Ces représentations ne sont donc pas nées de l'imagination des artistes car les livrets de botanique et les herbiers illustrés de ces époques passées conservent une trace scientifique de ces trésors disparus. Nous avons perdu depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle un grand nombre d'anémones, de pivoines... même si de nouvelles variétés voient le jour avec les hybridations modernes. Certaines formes sont à jamais perdues. L'atteinte à la biodiversité n'est donc pas un phénomène récent. Il ne fait que s'accélérer à notre époque.

L'ensemble des ferronneries installé au XVIII<sup>e</sup> siècle pour fermer le chœur, dans le prolongement des murs de clôture au niveau de l'autel, a été réalisé par Veyren dit le Vivarais. A la partie supérieure un répertoire de motifs végétaux apparaît parmi lesquels nous pouvons reconnaître, rose, anémone, pivoine, clématite... ainsi que du blé en épis, matière sacramentelle qui n'avait pas trouvé écho chez les sculpteurs à l'époque gothique, certainement en raison de la difficulté voire l'impossibilité de réaliser une sculpture d'épis en haut-relief. La grille d'entrée du chœur présente à sa partie supérieure des chutes de laurier et des branchages de lis blancs avec boutons floraux et fleurs épanouies.

La rose occidentale de la façade, d'un point de vue structurel avec son tracé rayonnant, peut rappeler toutes les fleurs de la famille des Composées comme la marguerite ou des Renonculacées comme la nigelle. La terminologie « rose » appliquée à de telles compositions ne nous fait pas quitter le domaine botanique. A Notre-Dame les réalisations encore en place ne sont pas antérieures au début du XIV<sup>e</sup> siècle (rose du transept, côté nord). La rosace au sud et celle de la façade occidentale présentent un remplage flamboyant bien plus tardif. Les vitraux colorés aux motifs végétaux offrent assez régulièrement des feuilles en grisaille obtenues par le dessin ou la technique de la réserve, procédés largement pratiqués à l'époque gothique et au cours des siècles suivants.

Loin d'avoir pu balayer en quelques pages toutes les figurations inscrites dans le monument, nous avons proposé d'entrer dans une lecture du patrimoine quelque peu différente. On favorise par le détail thématique une approche insolite et sensible. Supports divers d'origine minérale ou végétale : pierre, marbre, bois, stuc, fer, plomb ou verre se conjuguent pour des représentations « botaniques » très nombreuses au sein de la cathédrale depuis sa construction. Les artisans qui ont acquis progressivement le statut d'artistes ont su tirer parti des matières premières de leur activité, révélant une grande maîtrise dans l'exécution des décors, s'exprimant dans le plan ou plus souvent en volume : bas-relief, haut-relief et ronde bosse.

L'étude des motifs végétaux, à travers les âges et les lieux géographiques, nous indique une transmission et une réappropriation par les sculpteurs occidentaux au fil des siècles. Les artisans d'époques successives sont influencés par les productions régionales, voire d'origines plus lointaines telles celles venues du Moyen-Orient au cours des échanges commerciaux ou notamment au moment des Croisades. Imprégnés de ce qu'ils voyaient dans leur environnement ou par des dessins et poncifs qui étaient véhiculés d'un chantier à l'autre, les exécutants ont su créer des œuvres originales avec des ressemblances, des similitudes mais leurs créations resteront toujours uniques.

Les représentations utilisées au cours des siècles ont une fonction parfois purement ornementale, le plus souvent symbolique, les deux associées dans un grand nombre de cas. Les plantes permettent le rapprochement entre le monde terrestre et le monde divin. Traitement au naturel, simplification, stylisation, interprétation fantaisiste se côtoient pour offrir une palette décorative qui sert maintenant notre enrichissement personnel. Quelle chance nous avons que l'édifice, en grande partie épargné de la folie des hommes, rayonne dans la ville et soit inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco !

Prenez le temps de profiter de futures visites fructueuses en découvertes à la cathédrale et en bien d'autres lieux qui recèlent tous ces trésors ayant pour référence le monde végétal.

